

MANIFESTE

De la Loyauté Française,

Adressée à tous les Potentats coalisés pour lui faire la guerre.

Rois de la ligue, vaillans chevaliers, puissans et prudens politiques, vous avez ordonné à votre cher et féal preux, le duc de Brunswick de venir prendre possession du royaume des Gaules, vacant par la mort civile que la constitution a donnée à son despote.

Foi de loyauté, c'est aller vîte en besogne ; néanmoins c'est ce qui nous a été signifié, selon vos ordres, par une déclaration authentique, laquelle, hélas ! n'a pas eu l'effet que vous en attendiez; car elle n'a excité dans ce pays que le rire de la pitié, à-peu-près comme le pourroit faire un rescrit de la Porte qui y arriveroit par la méprise d'un visir ignorant, qui exigeroit des Français qu'ils lui payassent mille bourses pour leur révolte, comme sujets de l'empire Ottoman.

Certes, Messieurs, il faut vous le dire, cette déclaration de Turc à Maure est une vision diplomatique qui a égaré son rédacteur. Car jamais mortel n'a rêvé de cette sorte. Quoi ! En un tour de main ! Sans se montrer que de loin ! Prendre tout un royaume ! Voilà qui est inoui. Jamais on n'a escamoté de cette force. Ah ! M. le généralissime qui faites des mani-

festes, vous ignoriez sans doute, lorsque vous écriviez si à votre aise, qu'ainsi que vous les Français dont je suis là conductrice, ont des sabres, des fusils et des bayonnettes; qu'ils ont, comme vous, le droit canon, qu'ils sont soldats dans l'ame, et qu'ils se battront, mais par des motifs bien différens des vôtres, MM. les allemands; car il est clair, comme le jour, que vous ne pouvez en avoir d'autres que ceux qu'ont les brigands ou ceux des satellites des despotes; tandis que nous avons, nous disent fort bien nos braves, nos possessions à défendre, nos femmes et nos enfans à protéger, notre honneur à soutenir et notre liberté à venger de votre insolence.

Je sais que, fier de vos vieilles bandes, vous vous fiez à leur valeur, ou, pour mieux dire, vous avez confiance dans leur rapacité, dans le desir que vos Bohémiens barbares, vos Pandours, vos Croates et vos Talpaches ont de nous piller, pour se refaire des fatigues de la guerre.

Je sais que vous ces animez par ces grands moyens, encore que vous publiez le contraire; mais heureusement que ce qui n'est pas fait reste à faire, et que nous sommes là pour l'empêcher.

Vous avez des commandans expérimentés dans la tactique et les manœuvres de la guerre; nous en avons de même, sans compter ceux qui vont naître à la patrie par l'anéantissement d'une cour perfide dont ils n'auront plus rien à prétendre.

Oui, vous comptiez beaucoup sur la grande correspondance, sur les flateries, sur la colère

et sur la promesse de nos émigrés, et voilà que leur chef, tous ses ministres, et leurs associés qui vous favorisoient, sont morts avec la liste civile. O quel terrible coup ces scélérats de sans-culottes vous ont porté là ! Comment? Avoir renversé dans une matinée le pouvoir arbitraire et tous ses agens subalternes !

Quelle désolation pour la cause commune ! Maintenant il faut que le gouvernement français marche vers le but de la constitution. Voilà certes un échec auquel vous ne vous attendiez pas ; et vous n'êtes pas au bout ; car la gloriole des préjugés, le fanatisme et la superstition vous abandonneront, et il ne vous restera plus que la honte de vos projets avortés, que la cupidité, malgré son énorme puissance n'aura pu vous faire réaliser.

Tout considéré donc, vous n'êtes pas vainqueur ainsi que vous l'imaginez dans votre rêve, M. le prince de Lunebourg ; car c'est une grande entreprise que celle de vouloir réduire des citoyens libres et éclairés sous le joug du despotisme.

Ce sont des travaux difficiles à terminer que ceux de vouloir soumettre la vaillance à l'inaction, et de lui faire baisser le front devant la tyrannie.

On ne dicte pas aisément des loix à la magnanimité, et on ne s'assied pas tranquilement sur les débris sanglans de sa demeure. Ainsi donc, colosses orgueilleux, qui que vous puissiez être, craignez qu'aulieu d'envahir des empires, la liberté ne vous fasse choir de dessus vos trônes chancelans ; tremblez pour vos couronnes et tous les hochets de la royauté,

que des flateurs imbéciles et lâches avoient imaginés pour vous déifier.

Les amulettes et les talismans tombent de vétusté avec les enfans de la sotise ; tous les prestiges deviennent caducs maintenant, et si la vérité continue à souffler, c'en est fait des mensonges politiques et sacrés qui inondoient la terre.

Déjà la tiare est tombée dans le néant dont elle n'auroit jamais dû sortir; et votre couronne, ô empereur imprudent, votre couronne surmontée de l'emblême de la terre chancèle dans vos mains; l'aigle qui la soutenoit jadis a eu une aile de coupée par le tyran de Berlin, l'oncle de celui auquel vous vous alliez pour nous faire la guerre.

Si, comme le dit le proverbe, les loups ne se mangent pas, il n'en est pas ainsi des rois; ils ne sont ni aussi bons, ni aussi scrupuleux; ils se dévorent fort bien pour se gorger des dépouilles des plus foibles, et vous-même auriez succombé il y a long-tems sous les efforts de vos voisins, sans le soutien de la France; mais les bienfaits s'écrivent sur le sable.

Têtes couronnées, têtes gloutonnes, têtes avides et sans cervelle, qui souillez la terre, jusqu'à quand sacrifierez-vous le sang innocent pour satisfaire à vos forfaits ? Ah ! ils n'ont déjà que trop couvert la surface de ce globe ! Il est tems que l'humanité respire, et que la justice vous fasse disparoître. L'heure de la liberté a sonné, et vous devez tomber de vos trônes ébranlés comme vos simulacres d'airain sont chus de dessus leurs pieds-d'estaux où la flagornerie les avoit élevés. Où sont maintenant ces statues de nos monarques si hautaines et

si superbes, de ces rois qui ont imprimé la terreur à leurs sujets, et qui, à leur gré, ont ravagé la terre ? Ils sont plus bas que le moindre de nous tous, puisque nous sommes debout, tandis qu'ils sont couchés dans la poussière, exposés à la dérision des caustiques qui n'épargnent pas leur prétention chimérique et plus souvent sacrilège.

Et qui les a condamnés à cette chûte inouie ? Des laboureurs, des artisans, des marchands, des publicistes, des gens de mérite, des fils et petits-fils de savans, que n'aguère l'orgueil fouloit aux pieds comme des êtres indignes de ses regards. O viciscitude des choses humaines! Le mérite personnel a pris la place des chimères, la vertu est assise à la place des rangs.

Cette digression ne sauroit être déplacée dans les circonstances où nous nous trouvons, néanmoins je vais reprendre le fil de mon manifeste, et dire, au fils des Césars, à ce jeune monarque aussi imprudent que superbe. Souverain de la Germanie; vous attaquez ce nouvel empire de la liberté. Vous avez donc oublié qu'une poignée de Pâtres de l'Helvétie, que vos prédécesseurs méprisoient, les ont chassés de leurs foyers pour n'y rentrer jamais. Vous avez oublié que même ils ont été réduit à mandier leur neutralité dans beaucoup de circonstances.

Pour vous donner une idée de ce que peut l'esprit de liberté, je ne m'appuie pas de l'histoire ancienne, je me contente de vous citer celle des peuples nouveaux de la terre; voyez combien de traits immortels d'héroïsme se sont passés sur les deux hémisphères, à l'occasion de cette divinité.

Je vais vous rapporter un fait tout récent, il est du 10 Août de la présente année.

Dans la tuerie préméditée par des scélérats et exécutée par des hommes atroces, qui ne respiroient que le sang et le carnage, grand nombre de patriotes ont perdu la vie par cette trahison insigne des Suisses, lesquels, à leur tour, ont été massacrés sans pitié par des gens en furie. Tant de perfidies, tant d'horreurs affectent douloureusement les cœurs sensibles qui ne peuvent concevoir ce dégré d'atrocité. Ils frémissent, se détournent et cherchent d'autres tableaux pour se distraire de ceux que leur présente la férocité active et la plus terrible vengeance. Les uns et les autres immolent leurs victimes avec un pareil acharnement, et la terre est jonchée de morts et de mourans. Mais encore un coup détournons les yeux d'un spectacle si affreux, et reportons-les avec complaisance sur l'héroïsme native d'un adolescent.

Un enfant de 12 à 14 ans grievement blessé dans la journée odieuse des Tuileries, disoit avec calme et sérénité, et même en souriant, malgré ses souffrances, *il faut bien qu'il en coûte pour apprendre le métier que l'on veut faire, et il n'en est pas de si beau que celui de soldat de la patrie; c'est pourquoi je lui ai voué mes jours, et veux aller à la grande guerre, où je jure de vaincre ou de mourir.*

Qu'eût fait et dit de plus un Spartiate ? Ah ! Je suis transporté d'admiration. Que je vous embrasse, ô mon fils, que je vous bénisse et vous rende hommage !

Aristocrates, voilà un héros de la liberté,

un enfant de la révolution, et vous l'anéantiriez; non, non, vous feriez mieux d'y renonce et de demander grace, oui de demander grace et rémission de vos iniquités; car, en faisant les paladins, vous serez honnis et bafoués de tous côtés, et vous périrez misérablement comme des proscrits, des gens sans aveux, et pour vous dire le mot, comme la vermine des mendians.

Je ne puis pas comprendre, moi, à quoi vous pensez, si vous ne réfléchissez jamais à la grandeur d'ame d'un patriote, à l'enthousiasme qu'inspire le droit de souveraineté, au feu que les vertus civiques entretiennent, et combien l'être qui pense, est affecté du droit d'égalité qui le met en communication intime avec ses semblables, ce qui comble sa félicité.

Il est de fait, que si tous ces sentimens vous sont étrangers, vous n'avez rien d'humain que la figure, et que vous ne devez effectivement vous trouver bien qu'où il n'y a que sottise, bassesse et lâcheté. Vous ne devez vous trouver bien, que sur une terre d'où la raison est bannie, et où l'on encense à sa place que les préjugés et leur suite; en ce cas, nous disons au diable soit à jamais votre race ennemie. Il n'est plus de parenté, de fraternité, tout nous sépare de vous sans retour. Nous voilà à des distances immenses. Nous voilà à une hauteur, où vous ne parviendrez jamais, et d'où nous sacrifions à la raison, à la liberté, à l'égalité, contre lesquelles vous avez prescrit, contre lesquelles vous êtes êtes irrités comme des impies et des insensés, tandis que nous leur avons bâti un temple digne d'elle.

Et vous voudriez renverser un pareil édifice, mons de Brunswick? Et vous en avez formez le projet? Eh! mais songez donc qu'il est à l'épreuve des orages les plus violent. Ah! si, semblable à Erostrate, que dis-je? si, mille fois plus coupable, vous pouviez porter quelques atteintes à sa beauté, causer le moindre préjudice à ce monument de notre piété, je vous l'atteste, la foudre vengeresse de la liberté ne tarderoit pas à écraser votre tête criminelle et toutes celles de vos complices. Et ne croyez que ce soit ici l'impuissance qui menace. Non, c'est l'indignation de la justice divine. C'est celle enfin qui frappe à coup sûr et redoublés sur l'iniquité des perfides et des traîtres qui osent attenter à ses droits sacrés; et, quelle que soit votre incrédulité sur tout ceci, ce que je vous dis, vous l'éprouverez; car le sang des victimes de votre fureur obtiendra une vengeance éclatante. Ainsi le veut l'Eternel qui a commencé la liberté, afin que le bonheur banni de dessus la terre, puisse y renaître et s'y fixer à jamais.

Par Pithou.